

Jemnitz, J., *The Danger of War and the Second International (1911)*, Budapest, Akadémiai Kiado, 1972, 135 p.

André P. Donneur

Volume 5, numéro 1, 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/700415ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/700415ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Donneur, A. P. (1974). Compte rendu de [Jemnitz, J., *The Danger of War and the Second International (1911)*, Budapest, Akadémiai Kiado, 1972, 135 p.] *Études internationales*, 5(1), 160–161. <https://doi.org/10.7202/700415ar>

la prise du pouvoir par les Bolcheviks. Enfin, il nous offre un récit partiel de la guerre civile qui a suivi et du processus de la consolidation du pouvoir soviétique sous la direction de Lénine. Quelques cartes suivent le texte de ce tome.

La méthodologie que l'auteur suit pour la confection de ce premier tome nous fait croire qu'il n'entend pas s'en tenir très strictement au cadre de ses propres délimitations chronologiques. Dans l'introduction il nous dit que, dans des études de ce genre, « l'essentiel c'est l'honnêteté intellectuelle et la rigueur scientifique ». Cependant, lorsqu'il fait acte de sa foi socialiste et lorsqu'il proclame son admiration pour l'Urss ainsi que pour le parti de Lénine (pp. 15-16), il suscite la méfiance de l'historien. La lecture du tome tout entier ne fait que confirmer ce soupçon, puisque chez l'auteur, l'homme de parti domine l'homme de formation historique.

M. Elleinstein manie sa plume avec talent et habileté, s'adressant d'abord et surtout au grand public. Son style est direct faisant une lecture facile et agréable. Malheureusement, il n'apporte pas du nouveau, les faits qu'il décrit étant plus ou moins connus. En plus, la sélection des faits qu'il présente, obéit à des critères tout à fait subjectifs. Manifestement emporté par ses sentiments de sympathie, l'auteur aborde son sujet comme s'il s'agissait de décrire sa propre aventure spirituelle, comme s'il fallait refaire et revivre la Révolution d'octobre. Cette façon de procéder dans l'analyse des questions historiques contemporaines comporte certains dangers qu'on évite systématiquement. L'auteur n'a pas tout à fait réussi dans ce sens.

Pour être impartial et objectif, il aurait peut-être fallu présenter certains faits importants qui sont omis. Par exemple, un historien n'a pas le droit de passer entièrement sous silence les élections organisées par les Bolcheviks le 25 novembre 1917, parce que ces derniers les ont perdues : moins de dix millions de voix sur un total de quarante-deux millions des voix exprimées. Aussi, il nous a paru curieux de lire le rôle que Maxime Gorki a joué dans le régime soviétique jusqu'à sa mort, sans aucune allusion à son exil volontaire en Italie entre 1922-1928. Signalons, pour terminer, deux erreurs de détails : le mot grec pour « autocrate » est *autocrator*, et pas « autocrates », comme le prétend l'auteur (p. 20) et c'est

du développement *moniste*, et non « marxiste », de l'histoire, que traite l'essai de G. Plekhanov (p. 59).

B.-G. SPIRIDONAKIS

Histoire,
Université de Sherbrooke

JEMNITZ, J., *The Danger of War and the Second International (1911)*, Budapest, Akadémiai Kiado, 1972, 135p.

Le problème posé par la guerre au mouvement socialiste et ouvrier au début de ce siècle est un sujet qui est loin d'avoir été traité en profondeur. D'abord, cette question n'est pas simple, parce que la Deuxième Internationale s'est précisément brisée sur l'incapacité des socialistes de prendre une attitude cohérente face à la guerre et d'agir en conséquence ; les explications même brillantes ont été surtout des justifications d'une tendance ou d'une autre. Ainsi, Lénine voyait dans la trahison des chefs la raison de l'échec de l'Internationale. À cette analyse fort peu marxienne répondaient les justifications nombreuses des Vandervelde, Guesde, Scheidemann et autres qui expliquaient leur politique d'union sacrée par la défense des conquêtes démocratiques et sociales des socialistes contre les impérialismes russe ou allemand. Les historiens du mouvement ouvrier se sont bornés longtemps à présenter ces deux thèmes, prenant même parfois parti pour l'un ou l'autre.

Depuis quelque dix ans, cependant, sur l'initiative de chercheurs, au premier rang desquels il faut citer Georges Haupt, auteur notamment d'une bibliographie des sources, indispensable à l'étude de la Deuxième Internationale, des recherches en profondeur ont été entreprises. Une connaissance de détail de la vie des partis socialistes durant la période qui précède la guerre est un premier pas indispensable pour expliquer l'incohérence de la Deuxième Internationale en 1914. L'ouvrage de Jemnitz est un des ces travaux qui permettra dans l'avenir d'arriver à une explication solide de cet échec. L'auteur traite, en effet, dans le détail, de l'attitude des partis socialistes intéressés directement aux conflits de l'année 1911,

soit la crise marocaine et la guerre italo-turque. C'est un ouvrage solidement étayé par les sources disponibles (procès-verbaux, correspondance, journaux et revues) et d'une objectivité exemplaire.

Ce qu'il faut retenir de cette étude minutieuse, c'est que les attitudes des partis et les clivages en leur sein annoncent les divisions de 1914. Les mêmes tendances se manifestent, les mêmes justifications sont avancées telles qu'on les retrouvera dans l'été de 1914. À l'exception d'un Gustave Hervé ou d'un Benito Mussolini, ardents révolutionnaires en 1911, jusqu'aboutistes en 1914, on retrouve les mêmes lignes de conduite opposées chez les diverses tendances. Les prises de position de 1914 ne sont donc pas accidentelles, mais répondaient à des motivations profondes. Particulièrement importants à considérer sont les débats au sein du parti social-démocrate allemand. En effet, en 1914, l'attitude du parti allemand conditionnera ou tout au moins justifiera le ralliement d'autres grands partis socialistes à l'union sacrée.

Lors de la crise d'Agadir, il devint rapidement évident aux autres partis socialistes que le parti allemand traînait de l'arrière. C'est ainsi qu'il refusa d'envoyer à Paris l'un ou l'autre de ses dirigeants pour participer à une réunion de masse contre la guerre. En Allemagne même, la première manifestation de masse fut organisée par Karl Liebknecht, qui incarnera pendant la Première Guerre mondiale avec Rosa Luxembour la lutte contre la guerre, alors que la direction du parti restait sur une position attentiste ou tout au moins de protestation verbale. Enfin, le parti social-démocrate allemand adopta une attitude dilatoire qui empêcha une réunion du Bureau socialiste international de se tenir dès le début de la crise. Ce n'est qu'au début d'août, soit un mois après le commencement du conflit que la direction du parti, pressée par l'aile gauche, se mit enfin en branle. Mais, même alors, l'aile droite dirigée par les David et Noske protesta, préfigurant sa position ultranationaliste de la Première Guerre mondiale. Le flottement du parti social-démocrate allemand en 1911 et son refus de souscrire à des actions précises contre la guerre, comme une grève générale simultanée dans les divers pays, annoncent son attitude de ralliement à la défense nationale en 1914.

L'étude de Jemnitz, fort détaillée en ce qui

concerne les partis, souffre d'un mal commun à la plupart des études sur le mouvement ouvrier international : une ignorance quasi complète des attitudes des militants de base des partis et de celles des masses qui donnaient leurs suffrages aux partis ou même participaient à des actions de masse. Or toute explication pertinente de l'activité du mouvement ouvrier, particulièrement de l'échec de 1914, implique une connaissance de l'état du sentiment des masses. Superficiellement, on a l'impression d'un passage durant l'été de 1914 de l'internationalisme à un nationalisme outrancier. Des romanciers, comme Martin du Gard dans *Les Thibault* ou Jules Romains dans *Les hommes de bonne volonté*, ont bien rendu l'atmosphère de cette période. À l'heure actuelle, on apprend plus dans ces romans sur les changements de sentiment dans les masses qu'en lisant des procès-verbaux de réunions de partis et du Bureau socialiste international. Cependant, une étude en profondeur devrait nous révéler la nature de l'internationalisme des masses avant 1914. Sa superficialité relative ou l'absence de mots d'ordre précis des partis et des syndicats expliquerait la résurgence dans l'été de 1914 d'un nationalisme latent ou qui se mêlait auparavant à l'internationalisme, nationalisme héritier, par exemple, de la grande Révolution française, fort perceptible chez un Guesde ou un Jaurès voisinant avec leur internationalisme. Mais ce ne sont là qu'hypothèses que seules des recherches de longue haleine permettraient de vérifier et de démêler.

André P. DONNEUR

Science politique,

Université du Québec à Montréal

CALDWELL, Malcolm et TAN, Lek,
Cambodia in the Southeast Asian War,
Monthly Review Press New York et
Londres, 1973, 446p. + cartes.

Jusqu'au 30 avril 1970, le Cambodge était demeuré un havre de paix, à l'écart de la guerre atroce, qui, depuis 1961, ensanglante la péninsule indochinoise. La guerre du Viêt-nam s'était jusque-là traduite par quelques incursions limitées des belligérants et de leurs alliés aux